

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Chers collègues

Jean-Pierre Vidal

---

Sorties

Numéro 94, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2971ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Vidal, J.-P. (2008). Chers collègues. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 76–82.

## Chers collègues Jean-Pierre Vidal

**M**ONSIEUR LE DIRECTEUR, mesdames, messieurs, chers collègues, oui, chères et chers collègues... et, comme on dit, néanmoins amis. Car c'est ça que vous êtes tous, pardon, toutes et tous maintenant, pour moi, des amis. Oui, des amis. Et j'ai bien dit « maintenant », parce qu'au début, hein, vous savez comment c'est, la gêne, une certaine méfiance, bien compréhensible, certaines têtes qu'on a du mal à encadrer, c'est humain... Oui, les débuts sont parfois difficiles. Mais ne parlons pas de ça. Après tout, tout le monde a bien dû passer par là un jour ou l'autre, non ? Et je dois dire que dans cette boîte, quand j'ai commencé, j'ai été particulièrement bien accueilli. Enfin, dans l'ensemble.

Mais évoquons plutôt, à l'heure de cette retraite qui m'arrive sans que je l'aie vraiment vue venir, sauf peut-être ces derniers mois, les liens, maintenant très forts, qui nous unissent et qui font que je ne pars pas tout à fait le cœur léger, malgré les conditions, il faut le dire, très favorables que m'a faites la compagnie.

Je ne suis pas un orateur, vous le savez bien, et je ne voudrais pas abuser du temps que vous me consacrez si aimablement, tous, en venant assister à cette petite fête en mon honneur, vous, monsieur Drapeau, notre directeur, merci d'être là, vous, monsieur Lavigueur, notre directeur du personnel ou, plutôt, des ressources humaines, comme on dit maintenant, merci, toi, François, mon compagnon de bureau, merci, Johanne, notre secrétaire dévouée, merci, et vous tous qui partagez le même étage que moi, pour certains depuis des dizaines d'années, mais que je connais plus ou moins, si, toi, Jacques, mon sacrament, je te connais, oh oui, vous pouvez bien rire, tous, on en a fait des tours pendables tous les deux, on s'en est donné, du bon temps, pas vrai, Jacques ? En tout cas, merci à tous d'être venus me saluer, peut-être une dernière fois.

Mais qu'est-ce que je dis, « une dernière fois » ? La retraite, ce n'est pas la mort, tout de même, et puis vous pouvez compter sur

moi pour venir vous achaler de temps en temps, allez. Vous ne vous débarrasserez pas de moi aussi facilement.

En tout cas, une chose est sûre : je pars sans rancœur ni rancune. Tout est effacé.

Ah, quand j'étais plus jeune, quand j'ai débuté dans cette maison, j'étais naïf, j'étais vert, enthousiaste, et l'on pouvait me faire faire n'importe quoi... on ne s'en est pas privé, d'ailleurs. Oui, oui, riez, vous savez de quoi je parle, pas vrai ? Mais maintenant, oh non, je ne suis plus si facile à manipuler. C'est d'ailleurs peut-être pour ça qu'on m'a fait cette offre de retraite anticipée, pour se débarrasser de moi. Mais non, je blague, bien sûr !

Pourquoi les autres, Jacques, par exemple, ne partent pas ? Pourtant, tu as le même âge que moi, hein, Jacques ? et il y en a quelques autres qui sont entrés en même temps que moi. Je me souviens, la première fois que je t'ai vu, mon Jacques, avec ton petit complet étriqué, tu te souviens ? on t'avait sans doute fait croire qu'ici le complet-cravate, c'était l'uniforme, et tu n'avais manifestement pas l'habitude d'en porter ni les moyens de t'en payer un qui ait de l'allure. Et François ? Il était là quand je suis arrivé, inamovible, déjà. Es-tu si bien que ça, ici, François ? Et toi, Jacques ? Ou alors, c'est l'argent ? C'est sûr, avec la vie que vous menez, vos dépenses, endettés jusqu'aux oreilles, même à vos âges bientôt respectables. Ou alors, Jacques guette le poste de François, qui est plus âgé, et avec sa santé... Comment, vous ne le saviez pas ? Excuse-moi, François, j'ignorais que c'était confidentiel. Non, non, je n'en dirai pas plus, je lui laisserai le soin de vous mettre au courant, s'il le veut. En tout cas, si j'étais le service du personnel, avec le coût des assurances... Bon, où en étais-je ?

Ah oui, ici, on tient vraiment aux employés, non seulement ceux qui performent mais aussi les autres. « Une entreprise qui tient compte des talents et de la personnalité de chacun », je me souviens encore de l'annonce dans le journal. Et c'est vrai ! Bon, d'accord, il y en a peut-être qui, des fois, montent un peu plus vite que leurs talents ne l'auraient justifié, il y en a qui savent prendre les moyens pour ça, mais, bon, c'est sans doute inévitable et c'est comme ça dans toutes les organisations. Comme on dit, hein, là où il y a de

l'homme... Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble, il n'y a vraiment pas à se plaindre.

Mais j'y pense, puisqu'on tient vraiment compte de chacun, si on me laisse partir aujourd'hui, c'est peut-être que je ne fais plus l'affaire ? Ou que je suis trop caustique ? Trop difficile à vivre ? Ou même, carrément... incompetent ? Non, non, je blague, bien sûr, j'ai toujours été apprécié ici, on me l'a montré à de nombreuses occasions, et je crois que je le suis encore, pas vrai ?

Merci. Merci. Ne vous forcez pas trop, tout de même. Merci, ça me touche. Oui, moi aussi, je vous apprécie. Tous, oui tous.

Et pourtant, même dans une entreprise conservatrice comme la nôtre qui garde ses gens pratiquement toute leur vie active, quand on est plus vieux, on voit progressivement entrer chaque nouveau avec un peu plus de méfiance. On se dit qu'il va finir par vous déloger. Surtout si on le voit monter vite, en utilisant parfois des moyens... On se dit aussi, et ça, c'est encore plus fatigant, qu'il a une approche originale, qu'il a été mieux formé, qu'il va finir par proposer de nouvelles façons de faire qui convaincront les dirigeants et qui vont finir par être imposées à tous, et là, ben, il va falloir, veux veux pas, s'adapter, les adopter, se forcer à faire les choses autrement, et ça, à mesure qu'on vieillit, ça devient de plus en plus difficile. Et vous savez ce qui rend les vieux furieux — je n'ai pas peur de m'inclure dans les vieux, je ne suis pas comme certains, avec leurs teintures et leurs tatouages — hein ?, qu'est-ce qui rend les vieux furieux ? C'est qu'ils ne sont pas convaincus. Ils ne sont pas convaincus que c'est mieux comme ça. C'est pas parce que c'est jeune, nouveau, que c'est bon, tout de même. Ce serait trop facile.

Tu peux bien rigoler, toi, Roger, avec tes boucles d'oreilles et tes minets. Ça vous surprend, hein, madame Letendre ? Eh oui, pauvre vous, votre beau Roger, si fin, si élégant, si attentionné... Oh, c'était un secret bien gardé, allez ! Monsieur aurait eu bien trop peur qu'on se moque de lui ! Parce que, hein, vous le savez bien, tous autant que vous êtes, même si en apparence on est une boîte très ouverte — tiens, j'y pense, un peu comme celle de Pandore ! —, les homos, on les aime pas trop chez nous. Demandez à Françoise, qui se surveille comme c'est pas possible ! Excuse-moi, Françoise, mais

fallait que ça sorte. Tous ces hypocrites avec leur modernisme de pacotille, leur rectitude politique téléglamour ! Comme on dit, j'ai rien contre les Noirs, les gays, les Arabes, mais pas dans ma cour intérieure, pas au bord de mon barbecue à renifler mes steaks, à me voler mes odeurs.

En tout cas, gay pas gay, pas *game*, ah, ah, on fait tous ici partie de la même grande famille. Une famille unie. Qui se réunit pour fêter le départ d'un de ses membres sans doute les plus chers, comme le prouve cette magnifique montre que vous m'avez offerte, cette superbe imitation de Rolex, merci, merci mille fois. Je me demandais, à la fête de l'an dernier, si j'allais avoir le même cadeau que le père Lermontier, vous vous souvenez, le Français ? Eh bien oui, le même, exactement, à croire qu'on les a achetées en gros, ces magnifiques montres, et qu'il en reste des tas dans les coffres de l'entreprise, une entreprise qui tient compte des talents et de la personnalité de chacun, hein, vous vous souvenez ? Mais si je ne m'abuse, les goûts, ça fait aussi partie de la personnalité, non ? Ça fait combien, trente ans, que je suis dans la boîte ? Quand est-ce que vous m'avez vu porter ce genre de montre ? J'ai horreur de ça, les bracelets de métal intégrés, je ne porte que des bracelets de cuir et j'ai horreur aussi de tous ces cadrans, chronomètre, thermomètre, manomètre, que sais-je encore ? Hein, Joseph ? C'est toi le responsable des achats, non ? Quand est-ce que tu m'as vu avec des trucs comme ça au poignet ? Et pourtant, en trente ans, j'en ai changé de montre, non ? Et n'allez pas me dire, tous, que quand quelqu'un se pointe avec une nouvelle montre, il ne passe pas une bonne partie de son avant-midi à la montrer à tout le monde, eh oui, patron, c'est comme ça. Mais ne vous inquiétez pas, on ne change tout de même pas de montre tous les jours.

Mais c'est un détail. L'important, c'est que vous soyez tous venus — sauf le gros Pierre qui m'haït, je le sais, et d'ailleurs je le lui rends bien, il a sans doute trouvé son prétexte habituel —, que vous soyez tous venus pour me témoigner votre... soulagement de me voir partir. Hein, je vous ai bien eus. Mais bien sûr que je blague, ma petite Mélanie, t'as eu peur, hein ? Elle est adorable ! Et moi, je vous dis qu'elle a un grand avenir dans la maison. Les capacités de

chacun, hein ? On sait ce que ça veut dire, dans certains cas... et avec certains minois. Pour grimper dans l'échelle des salaires, dans ces cas-là, il faut savoir faire quelques petites acrobaties, si vous voyez ce que je veux dire. Mais t'en fais pas, Mélanie, les patrons sont pas si fatigants... Du moment que tu mets du corps, euh, du cœur à l'ouvrage... Et toi, la petite dernière, toi qui ne te souviens plus de ce qu'on vient de te dire quand la phrase a plus de trois mots, penses-tu que tu es là pour tes capacités ?

Ah oui, les capacités de chacun, belles capacités, allez ! Beaux collègues aussi, beaux amis ! Vous ne savez pas ce que c'est que l'amitié, vous n'avez que les amitiés de vos ambitions.

En tout cas, une chose est sûre : je pars avec la rage au cœur.

Ne serait-ce qu'à cause de tous ces petits silences, vous vous souvenez ? dans les réunions de production ? Qui est-ce qui ramenait toujours sa grande gueule et osait dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas ? Oh, ça m'en a coûté, allez, des promotions et des barreaux dans l'échelle de la grimpette arriviste. Et qui c'est qui venait après dans mon bureau, enfin si on peut appeler ça un bureau, le coqeron où j'ai croupi toutes ces années, qui venait sournoisement, la queue basse, les oreilles couchées, me dire que j'avais bien raison ? Vous, vous tous ! Tous, sans exception.

Mais de quoi aviez-vous peur ? Que les mots vous grugent un bout d'âme ? D'être attaqués par votre propre silence comme par un acide ?

Mais rassurez-vous, le jappeur vous quitte, la grande gueule vide les lieux. Je libère vos échos, vos petits échos chuchotés comme un mâchouillis glauque.

Je vous laisse à vos riens et je rentre dans le silence gris de la vieillesse.

Au fait, savez-vous pourquoi les vieux se taisent ? Parce qu'ils sont enragés ! La rage les étouffe. Tout ce qu'ils ont dû ravalier pendant toutes ces années, tous ces mottions cotonneux qui montent en gorge et finissent par étouffer le cerveau dans ses vomissures de neurones.

Savoir se taire, qu'ils disent, hein, prendre son trou, comme un insecte, un bousier, un crachat sur pattes ! Faire preuve de retenue,

hein? Mais une retenue à ce point-là, moi, j'appelle ça de l'impuissance.

Tiens, je lève mon verre à notre ami André, tétéux comme ça se peut pas et qui s'arrange toujours pour faire semblant de n'avoir pas entendu quand quelqu'un d'important exprime une opinion vaguement personnelle, André qui aussitôt après exprime la même opinion, mais en d'autres mots, il est pas fou, l'André... Comme ça, il est sûr que celui qui vient de parler voit en lui un complice, un ami, un frère peut-être. Eh oui, c'est aussi comme ça que, dans une boîte comme la nôtre, on gagne des promotions, hein André?

Mais je m'égare, moi, je m'emporte, et ce n'est pas le moment. C'est plutôt le temps de dire que oui, il y a tout de même eu quelques bons moments, pas beaucoup, mais quand même...

Oh et puis merde, j'en ai rien à foutre maintenant. Je voudrais profiter de l'occasion qui nous voit tous réunis en ce jour pour déclarer devant tout le monde que notre cher directeur, l'ineffable monsieur Drapeau, est un beau salaud.

Oui, un beau salaud, je n'ai pas peur de vous le dire, et c'est pas la peine de prendre vos airs hypocrites, de me regarder comme ça, avec cette espèce de pitié, comme si j'étais gâteux, comme si je pognais les nerfs. Un beau salaud, je vous dis, tiens, je vide un autre verre à votre foutue santé. Trop bu? C'est toi qui dis ça, François, mon sacrement? Raconte donc à ta guedoune combien de fois il a fallu que je te sorte de chez les danseuses parce que t'arrêtais pas de les achaler, ils voulaient appeler la police, mon hostie! Et vous, là, oui, toi, Drapeau, maudit bâtard, si tu crois que je t'ai pas vu, tout à l'heure, avec ton cellulaire, me prends-tu pour un cave? Tiens d'ailleurs les voilà, tes bœufs à toi, ils ont mis du temps, t'as dû te dire, mais ils sont là. Salut, Marcel, salut, Joe! Écoutez, les gars, je ne vais pas me battre avec vous, je vais partir bien gentiment, promis. De toute façon, je les ai tous assez vus, tous ces rats. Mais avant, il y a encore une chose que je voudrais dire, devant tout le monde. Vous savez, le père Drapeau, ce putain d'enfoiré, je l'ai vu, je l'ai pris, sur le fait, lâchez-moi, tabarnac, il croyait que personne était plus dans l'immeuble, mais moi... lâchez-moi, calvaire! calice de tabarn... Mangez tous d'la mmmm...

Hé, j'veux mon gâteau, lâche-moi, toi, j'm'en vais, inquiète-toi pas, mais j'veux mon gâteau... en tout cas c'qu'il en reste. Après tout, j'l'ai gagné, non ? Trente ans, c'est pas rien, non ? Et y a vraiment aucune raison que j'vous l'laisse. C'est mon gâteau, t'bleau !

Voilà, j'm'en vais, j'suis parti, pas la peine de m'pousser. Et comme on dit dans les romans relevés : allez donc tous au diable !